

LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

V — LA FAMILLE KARADEUC

(Suite.)

— Si ce n'est pas une absurdité de s'en aller pour des huit jours, quand il serait si bien ici... Mais dis-le lui donc, Sylvestre... Encore aujourd'hui, sur le port, il y avait trois familles d'Anglais qui ne trouvaient pas de bateau pour aller à la digue...

Karadeuc souriait en clignant de l'œil.

— Oui, oui, moque-toi ! Tu te moqueras encore de moi quand tu auras chaviré en pleine mer !... Allons, bon ! Vous verrez que ça ne cessera pas.

On marchait dans la boutique ; il lui fallut quitter son fricot pour vendre deux sous d'oseille.

Et Karadeuc haussait les épaules en disant à son gars :

— Non ! mais me vois-tu, moi, promenant des Anglais, naviguant du quai à la rade et de la rade au quai.

Et Sylvestre approuvait, timidement, pour que sa mère ne l'accusât pas de prendre parti contre elle ; mais, au fond, comme il comprenait son père ! Et il avait même la nostalgie de ces bonnes excursions au large, les grands coups du chahut sous le vent...

— Si tu veux, dit le père, demain nous pourrions aller du côté de la Hague ?...

Sylvestre secoua la tête. Il n'avait pas de congé, une simple permission parce qu'il était de Cherbourg. Quelques officiers étaient descendus à terre, il les avait accompagnés ; et, ce soir même, il retournerait à bord.

Mme Karadeuc tomba, accablée, sur une chaise. Comment !... Rien qu'un soir ?...

— Mais il y en aura peut-être d'autres, mère ?

Et il expliqua le motif de son voyage. Son navire était désigné pour le Tonkin ; mais, auparavant, il était venu à Cherbourg pour chercher des torpilleurs et deux canonnières, qu'il devrait convoquer.

— Parbleu ! s'écria Karadeuc, tout goguenard, ça ne sera jamais capable de tenir la mer, leurs sacrés torpilleurs !

Le vieux marin était un adversaire des torpilleurs. Il n'aurait sans doute pas été capable de donner des motifs plausibles de son hostilité ; mais il n'aimait pas les torpilleurs.

Toutes ces nouveautés, ça ne mènera à rien du tout ! Pour défendre les côtes, je ne dis pas ; mais pour voyager !... Allons donc ! Et puis, si j'étais capitaine d'un gros navire, est-ce que j'en aurais peur, de ces mouches ?... Est-ce que je les laisserais seulement approcher !...

Sylvestre fit la grimace ; car cela l'ennuyait de contredire le père ; et pourtant il ne pouvait pas l'approuver.

— Qu'est-ce que tu en dis, mon gars ?

— Sur, dit Sylvestre, qu'on est comme qui dirait rudement secoué dessus...

— T'as donc navigué sur un torpilleur ?...

Et Karadeuc frappa un grand coup sur la table, où Mme Karadeuc déposait une soupe extraordinairement parfumée.

Sylvestre attendit que son père fut à moitié de sa portée, pour dire :

— Je dois faire partie de l'équipage d'un des torpilleurs qu'on vient chercher ici.

— Ah ! prononça Karadeuc, avalant sa soupe de travers.

Cela le vexait, évidemment. Et il le fut encore plus quand Sylvestre raconta qu'il avait gagné ses galons à la suite d'expériences faites par des torpilleurs dans la rade de Toulon.

Il avait si bien compris la manœuvre, si bien exécuté tous les ordres qu'on lui donnait, que son capitaine l'avait félicité devant tout l'équipage.

— Alors, c'est différent.

Dès le moment que Sylvestre devait ses galons à un torpilleur, l'hostilité du père diminuait, mais l'enthousiasme de son fils pour ses mauvais sabots lui coupait l'appétit.

Ils achevèrent leur repas sans trop bavarder. Puis Sylvestre tira de sa poche une belle pipe, qu'il apportait au père, de Marseille, avec des gravures colorées de plusieurs navires et des ports qu'il avait visités.

Il avait déjà donné à sa mère une boîte à ouvrage et des paquets d'aiguilles superflues achetées à un mate'ot anglais, et la mère lui avait immédiatement remis un sou pour que leur affection ne courut pas de danger.

Karadeuc bourra sa pipe, puis contempla les images. Il faut avoir connu de vieux marins pour comprendre la joie qu'ils éprouvent à revoir, dans de grossières reproductions, les lieux qu'ils ont visités jadis. Il reconnaissait bien Toulon, le Mourillon, les deux rades, puis Marseille et son port endiablé, bordé de ces " sacrées petites ruelles ".

— Hein, Sylvestre ? fit-il avec un regard joyeux, tandis que la mère rangeait sa vaisselle, puis passait dans sa boutique.

Sylvestre était devenu très rouge, au souvenir des petites ruelles de Marseille.

— Allons, petit, il va être temps de regagner le quai.

Et la mère et le père accompagnèrent leur enfant, et, une fois au quai, il courut, il était un peu en retard. Ils le distinguèrent vaguement qui sautait dans une baleinière et la baleinière qui s'éloignait aussitôt.

Et ils rentrèrent lentement chez eux, attristés d'avoir été si vite séparés de lui, mais fièrement contents tout de même !

Le vieux Karadeuc brossait, depuis le matin, son plus bel équipement, un costume de cheviot bleu parfaitement civil, mais qui sentait son marin d'une lieue.

Il y avait une tache que Mme Karadeuc prétendait avoir enlevée déjà à la benzine, mais que le vieux pêcheur s'obstinait à voir encore sous les poils de l'étoffe.

— Tu l'useras, à force de le brosser, lui criait sa femme, dès que les clients lui laissent un instant de répit.

Mais il haussait les épaules. Pouvait-il paraître, lui, un ancien quartier-maître, avec des taches, devant le capitaine de son fils.

Car son gars l'avait prévenu la veille qu'il parvenait à entrer à l'arsenal et à gagner le bassin des torpilleurs, il pourrait voir non seulement l'un des torpilleurs qu'on allait convoquer à Toulon et de là au Tonkin, mais les officiers qui commanderaient ces torpilleurs.

Il avait fait raser sa moustache et lavé son collier de barbe grise. Et sa femme le plaisantait.

— Comme si tu allais à un rendez-vous !... Et encore, tu n'y entreras peut-être pas dans leur arsenal !

Il souriait en dessous. Lui, rester à la porte, quand il avait envie d'être dedans !

Enfin, après un court déjeuner, avalé de travers, il partait, on avance de deux heures, en burlinant le long des quais.

Des amis s'étonnèrent de ne pas le voir à la pêche. A la pêche ? Non ; pas tant qu'on verrait, du côté de la digue, le beau cuirassé sur lequel était venu son fils.

Et, arrêté au pied de la statue de Napoléon I^{er}, il contemplait la rade, barrée par cette digue gigantesque qui semble une chose bien simple, et, devant la digue, l'escadre de la Manche, six gros cuirassés, un croiseur, un aviso. Et il soulevait les épaules ; en l'absence de son fils, il avait le courage de ses opinions : jamais un torpilleur ne viendrait à bout de ses monstres.

Il était pourtant gêné par une comparaison que lui avait décochée son gars, au milieu d'une discussion :

— Suppose un petit serpent de rien, qui vous fait une piqûre grande comme l'ongle... Et vous êtes fini !

Ça, c'était juste ; mais le serpent on peut le voir et l'écraser d'un coup de talon. Et la race des bons gabiers serait donc perdue si on laissait seulement approcher un de ces mouches à cent mètres ?

Il distinguait des mouvements à bord de l'escadre, des baleinières qu'on descendait, et les hommes, l'aviron en l'air, attendaient les officiers ; puis ces officiers descendirent à leur tour, et les baleinières se dirigèrent vers l'arsenal.

Karadeuc continua vivement son chemin et arriva à la Majorité au moment où l'enseigne de service s'installait, en grande tenue, pour donner les permissions de visite.

La chance favorisait Karadeuc ; il connaissait l'enseigne, un Parisien gourmand de crevettes roses, à qui il avait quelquefois vendu sa récolte de " bouquet ".

— Tiens, fit l'enseigne, vous voilà en grande tenue ! Vous devez pourtant le connaître, vous, l'arsenal ?

Karadeuc eut un gros sourire : c'était pas pour l'arsenal, mais pour le gars, qui faisait partie de l'équipage des torpilleurs, et il avait pensé qu'on lui permettrait bien de lui serrer la main en passant.

— Arrangez-vous, dit l'enseigne à voix basse en lui remettant sa permission de visite ; vous savez qu'il faut suivre l'itinéraire et qu'on n'a pas le droit d'aller au bassin des torpilleurs.

— Pas le droit ?... Eh bien ! on le prend, voilà tout. Et il n'était pas dans l'arsenal depuis dix minutes qu'il faussait compagnie à la bande de visiteurs dont il faisait partie et qu'il n'avait pas l'air d'entendre le matelot dirigeant la visite, qui lui criait furieux :

— Mais où allez-vous donc, animal ? C'est défendu !

Il avait déjà disparu derrière la coque d'un cuirassé en construction ; et il rencontrait un ami, un employé de l'arsenal, à qui il expliquait son cas, en lui affirmant que l'enseigne de la Majorité lui avait donné l'autorisation de vive voix.

L'ami le conduisit au bassin des torpilleurs où il se perdit dans un groupe de marins ; personne ne faisait plus attention à lui.

Il aperçut son fils debout sur le pont arrondi du torpilleur 54 ; et pour qu'on ne remarqua rien, ils se saluèrent seulement d'un coup d'œil.

Quelques instants après, les baleinières parties de l'escadre entraient dans le bassin ; et plusieurs officiers descendaient sur le quai.

Des ingénieurs, le sous-directeur de l'arsenal et d'autres officiers les attendaient.

En ce moment, un lieutenant de vaisseau et un enseigne de première classe parurent sur le pont du torpilleur 54 et sur celui du 56. Et Karadeuc eut à peine vu l'enseigne qu'il faillit tomber à la renverse.

Il était heureusement près d'un de ces anciens canons, plantés en terre, qui servent d'amarre ; il s'y appuya en bégayant :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-ce que je perds la boule ?

Il lui avait semblé soudain voir se dresser devant lui le dernier marquis de Trévenec, le malheureux suicidé qui dormait là-bas, dans le cimetière du petit village, séparé de sa femme...

Et il se serait abandonné à son émotion si un voisin ne lui avait demandé :

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'il y a, père Karadeuc ?

Il balbutia qu'il avait trébuché et parvint à se calmer.

Et bientôt même il souriait de son émoi. Est-ce que tous les officiers de marine n'ont pas entre eux un air de ressemblance qui ferait croire qu'ils